

LISA KLEYPAS

L'amant de Lady Sophia



LA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE

**J'AI
LU**
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Lisa Kleypas

Après avoir fait des études de sciences politiques, Lisa Kleypas publie à 21 ans son premier roman. Elle a reçu les plus hautes récompenses, et le prix *Romantic Times* du meilleur auteur de romance historique lui a été décerné en 2010. Ses livres sont traduits en quatorze langues. Elle est également auteure de romance contemporaine.

L'amant de Lady Sophia

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

- Par pure provocation
N° 3945
L'ange de minuit
N° 4062
Prince de l'éternité
N° 4426
La loterie de l'amour
N° 4915
Un jour tu me reviendras
N° 5263
Parce que tu m'appartiens
N° 5337
L'imposteur
N° 5524
Courtisane d'un soir
N° 5808
Frissons interdits
N° 6085
Sous l'emprise du désir
N° 6330
Libre à tout prix
N° 6990
Les blessures du passé
N° 7614
Nuit de Noël à Friday Harbor
N° 10542
Nulle autre que vous
N° 10917

LA RONDE DES SAISONS

- 1 – Secrets d'une nuit d'été
N° 9055
- 2 – Parfum d'automne
N° 9171
- 3 – Un diable en hiver
N° 9186
- 4 – Scandale au printemps
N° 9277
- 5 – Retrouvailles
N° 9409

LA SAGA DES TRAVIS

- 1 – Mon nom est Liberty
N° 9248

- 2 – Bad boy
N° 9307
- 3 – La peur d'aimer
N° 9362
- 4 – La couleur de tes yeux
N° 11273

LES HATHAWAY

- 1 – Les ailes de la nuit
N° 9424
- 2 – L'étreinte de l'aube
N° 9531
- 3 – La tentation d'un soir
N° 9598
- 4 – Matin de noce
N° 9623
- 5 – L'amour l'après-midi
N° 9736

FRIDAY HARBOR

- 1 – La route de l'arc-en-ciel
N° 10261
- 2 – Le secret de Dream Lake
N° 10416
- 3 – Le phare des sortilèges
N° 10421

LA FAMILLE VALLERAND

- 1 – L'épouse volée
N° 10885
- 2 – Le capitaine Griffin
N° 10884

LES RAVENEL

- 1 – Cœur de canaille
N° 11479
- 2 – Une orchidée pour un parvenu
N° 11608
- 3 – L'insoumise apprivoisée
N° 11906
- 4 – L'inconnu
N° 12336
- 5 – Lady Phœbe
N° 12799

LISA
KLEYPAS

L'amant
de Lady Sophia

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Nicole Ménage*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupouelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

LADY SOPHIA'S LOVER

Éditeur original

First published by Avon Books,
an imprint of HarperCollinsPublishers, New York

© Lisa Kleypas, 2002

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2003

À mon éditeur, Lucia Macro

1

Cela faisait trop longtemps qu'il n'avait pas partagé le lit d'une femme.

Sir Ross Cannon ne voyait comment expliquer autrement l'effet que Sophia Sydney produisait sur lui. Un effet tellement... puissant qu'il était obligé de rester assis derrière son bureau de crainte qu'elle ne s'en aperçoive. Perplexe, il examina la jeune femme avec une attention accrue, se demandant pourquoi sa présence allumait en lui un tel brasier. Personne ne l'avait jamais pris au dépourvu de cette façon.

Certes, elle était ravissante avec ses cheveux blond foncé et ses yeux bleus, mais elle possédait une qualité plus marquante que la beauté physique. Sous la délicatesse des traits et le sérieux affiché, on devinait une nature passionnée. Comme tous les hommes, Ross ne pouvait s'empêcher d'être attiré par ce qui se dissimulait derrière la façade plutôt que par ce qu'elle montrait. Et, visiblement, Sophia Sydney était une femme pleine de facettes secrètes.

S'efforçant de réprimer le désir charnel qu'elle éveillait en lui, il se concentra sur les rayures qui striaient la surface en acajou de son bureau jusqu'à ce que le feu s'apaise. Quand il se sentit enfin capable d'affronter son regard insondable, il se garda de parler. Il avait depuis longtemps appris que le silence était un

instrument redoutable. Il mettait les gens si mal à l'aise que ceux-ci s'empessaient de le combler par des mots, révélant du même coup une grande part d'eux-mêmes.

Cependant, loin de se lancer dans un babillage ininterrompu, ce que la plupart des femmes auraient fait, Sophia se contenta de l'observer avec circonspection. De toute évidence, elle se préparait à déjouer ses intentions.

— Mademoiselle Sydney, dit-il finalement, d'après mon secrétaire, vous avez refusé d'indiquer la raison de votre visite. Puis-je savoir pourquoi ?

— Si je l'avais donnée, je n'aurais jamais passé le seuil de votre porte. Il se trouve que je viens à propos de l'annonce que vous avez fait paraître.

De par son métier, Ross était rarement surpris par quoi que ce soit. Néanmoins, le fait que cette fille veuille travailler pour lui l'étonnait au plus haut point. Elle n'avait sans doute pas la moindre idée de ce que cela représentait.

— Je cherche un assistant, mademoiselle Sydney. Une personne capable d'assurer les fonctions de clerc et de greffier. Bow Street ne convient pas à une femme.

— L'annonce ne précisait pas que vous souhaitiez un homme, contra-t-elle. Je sais lire, écrire, gérer les dépenses d'une maison et tenir des livres de comptes. Pourquoi ma candidature à ce poste ne pourrait-elle être envisagée ?

Une pointe de défi perçait sous le ton déférent. Intrigué et vaguement troublé, Ross se demanda s'il ne l'avait pas déjà rencontrée. Non... il s'en serait souvenu. Pourtant, quelque chose en elle lui semblait familier.

— Quel âge avez-vous ? Vingt-deux ? Vingt-trois ans ?

— J'ai vingt-huit ans, monsieur.

— Vraiment ?

Il ne la croyait pas. Elle n'avait rien d'une vieille fille.

— Oui, vraiment, répliqua-t-elle, amusée.

Elle s'approcha du bureau et tendit les mains sous le nez de Ross.

— Regardez. On prétend que les mains trahissent l'âge.

Les siennes n'étaient pas celles d'une enfant mais d'une femme qui avait travaillé durement. Quoique d'une propreté irréprochable, ses ongles avaient été limés à la va-vite. Sur ses doigts, de minuscules cicatrices, traces de coupures et de griffures, étaient visibles, et il décela une marque de brûlure sans doute due à un four ou à un plat.

Sophia reprit place sur son siège et il en profita pour admirer les reflets couleur de miel que la lampe accrochait dans sa chevelure.

— Vous n'êtes pas non plus tel que je l'imaginai, observa-t-elle.

— Ah bon ? s'étonna-t-il en haussant les sourcils.

— Je m'attendais à un vieux monsieur corpulent, affublé d'un postiche et d'une pipe.

Il émit un rire bref et un tantinet grinçant, ce qui ne lui était pas arrivé depuis bien longtemps, songea-t-il. Pour une raison qui lui échappait, il s'entendit rétorquer :

— Et vous êtes déçue ?

— Non... non, je ne suis pas déçue, répondit-elle en retenant imperceptiblement son souffle.

La température de la pièce parut s'élever de plusieurs degrés. Ross ne pouvait s'empêcher de se demander si elle le trouvait attirant. Il approchait des quarante ans et paraissait son âge. Ses cheveux bruns grisonnaient aux tempes. Des années de travail acharné et de nuits écourtées avaient laissé leur empreinte. Il

n'avait rien de commun avec les hommes de son âge mariés, rangés et dorlotés. Certes, contrairement à lui, ces derniers n'attendaient pas que tout le monde dorme pour aller arpenter les rues à la recherche de criminels, et ils ne passaient pas leur temps à visiter des prisons mer des révoltes.

Il nota le regard évaluateur que Sophia promenait sur l'ameublement plutôt spartiate de son bureau. L'un des murs était recouvert de cartes, un autre d'étagères bourrées de livres. Seul un tableau apportait une note d'agrément dans cet ensemble austère. Il représentait une forêt où coulait une rivière, des collines grises se découpaient dans le lointain. Ross contemplait souvent ce paysage un peu sombre, durant les moments de tension. La douce sérénité qui s'en dégagait ne manquait jamais de l'apaiser.

Il revint brusquement à l'entretien.

— Avez-vous apporté vos références, mademoiselle Sydney?

Elle secoua la tête.

— Je crains que ma précédente employeuse ne puisse me recommander.

— Pourquoi?

Une rougeur soudaine colora ses joues, trahissant une faille dans sa belle assurance.

— Depuis de nombreuses années, je travaillais pour une cousine éloignée. En dépit de ses modestes moyens, elle m'avait hébergée chez elle après la mort de mes parents. En échange, je le lui servais de bonne à tout faire. Je crois que cousine Ernestine était satisfaite de mes services jusqu'à ce que...

Les mots moururent sur ses lèvres tandis qu'une légère moiteur faisait briller sa peau.

Depuis dix ans qu'il exerçait les fonctions de juge à Bow Street, Ross avait côtoyé bien des misères humaines. Quoiqu'il soit loin d'être insensible, il

avait cependant appris à garder une certaine distance avec ceux qui venaient plaider leur cause devant lui. Pourtant, l'anxiété de Sophia l'emplit d'une envie insensée de la reconforter, de la prendre dans ses bras et de la consoler. « Seigneur », songea-t-il avec mauvaise humeur, luttant contre les pulsions surprenantes que cette femme avait le don de faire naître en lui.

— Continuez, mademoiselle Sydney, la pria-t-il sèchement.

Elle hocha la tête en prenant une profonde inspiration.

— J'ai commis une très grave faute. Je... j'ai pris un amant. C'était la première fois... Il avait été invité dans une grande propriété voisine du village. Je l'ai rencontré au cours d'une promenade. Jamais je n'avais été courtisée par un homme comme lui. Je suis tombée amoureuse et nous...

Incapable de soutenir son regard plus longtemps, elle s'interrompt pour détourner les yeux.

— Il avait promis de m'épouser et j'ai été assez sotte pour le croire. Une fois lassé de moi, il m'a abandonnée sans l'ombre d'un scrupule. J'ai été ridicule de croire qu'un homme de son rang allait demander en mariage une fille telle que moi.

— C'était un aristocrate ? s'enquit Cannon en essayant de deviner la forme de ses jambes sous le drapé de ses jupes.

— Il était... il est... le plus jeune fils d'une noble famille.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Je préfère ne pas révéler son nom. Tout cela appartient au passé, désormais. Je me contenterai de vous dire que la propriétaire du manoir où il résidait a mis ma cousine au courant, lui révélant par la même occasion que mon amant était marié. Un scandale s'est ensuivi et ma cousine m'a demandé de partir.

Sophia lissa les plis de ses jupes d'une main nerveuse avant de poursuivre :

— J'ai eu une conduite répréhensible, j'en ai conscience, mais je puis vous assurer que je ne m'adonne pas facilement au... au badinage. Si vous pouviez ne pas tenir compte de ce regrettable...

— Mademoiselle Sydney, l'interrompt-il en attendant qu'elle retrouve la force de croiser son regard, je serais un hypocrite si je vous condamnais. Nous commettons tous des erreurs.

— Pas vous, je ne pense pas.

— Surtout moi, corrigea-t-il avec un petit sourire désabusé.

— Par exemple? s'enquit-elle, soudain en alerte, comme avertie d'un danger.

Sa question l'amusa. Il aimait son audace, tout autant que la vulnérabilité qu'il devinait en elle.

— Vous n'avez pas à les connaître, mademoiselle Sydney.

— Je demeure donc sceptique quant à leur existence, déclara-t-elle avec un lent sourire.

Le genre de sourire languide qui aurait pu flotter sur les lèvres d'une femme juste après l'amour. Peu d'entre elles possédaient cette sensualité à fleur de peau qui amenait un homme à se sentir un amant d'exception auprès d'elles. Abasourdi, Ross feignit à nouveau de se concentrer sur la surface de son bureau. Hélas! cela ne dissipa en rien les images lubriques qui lui traversaient l'esprit. Il brûlait d'envie de la renverser sur sa table de travail, de lui arracher ses vêtements. D'embrasser ses seins, son ventre, ses cuisses... d'écarter les fines boucles nichées dans son entrecuisse avant d'y enfouir le visage jusqu'à ce qu'elle crie de plaisir. Ensuite, il déboutonnerait son pantalon et il entrerait en elle lentement, profondément, puis...

Effaré par le cours que prenaient ses pensées et son incapacité à en garder le contrôle, Ross se mit à pianoter sur son bureau en s'efforçant de renouer le fil de la conversation.

— Avant d'aborder mon passé, revenons au vôtre, mademoiselle Sydney. Un enfant est-il né de votre liaison ?

— Non, monsieur.

— C'est une chance.

— En effet.

— Vous êtes née dans le Shropshire ?

— Non, monsieur. Mon jeune frère et moi avons vu le jour dans une petite ville, au bord de la Severn. Nous...

Sophia s'interrompit un instant et une ombre obscurcit le bleu de ses yeux sous l'assaut des souvenirs douloureux.

— Nos parents sont morts dans un accident de bateau, reprit-elle. Je n'avais pas encore treize ans. Mon père était vicomte. Il possédait peu de terres et nous n'avions pas les moyens de les exploiter. Nous n'avions pas non plus de famille susceptible ou désireuse de se charger de deux enfants pauvres. Quelques personnes du village se sont alors relayées pour s'occuper de nous mais... mon frère, John, et moi étions plutôt farouches. Nous nous sommes mis à commettre des petits larcins, jusqu'au jour où nous nous sommes fait prendre la main dans le sac, dans la boulangerie locale. C'est à ce moment-là que je suis partie vivre avec la cousine Ernestine.

— Qu'est devenu votre frère ?

Le regard de Sophia se fit lointain.

— Il est mort. Le titre s'est éteint avec lui et les terres de la famille sont en succession vacante puisqu'il n'y a plus d'héritier mâle.

Ross avait eu sa part de souffrance et n'était pas insensible à celle d'autrui. Il ignorait ce qui était arrivé à son frère, mais il comprit aussitôt qu'elle en gardait une profonde cicatrice.

— Je suis désolé, dit-il doucement.

Elle s'était figée et n'eut pas l'air d'entendre.

Il enchaîna d'un ton presque brusque :

— Si votre père était vicomte, vous avez droit au titre de lady Sophia.

La remarque fit naître un sourire amer sur les lèvres de la jeune femme.

— Je suppose, oui. Mais il serait un peu prétentieux de ma part d'exiger un titre de courtoisie, n'est-ce pas ? Lady Sophia n'a plus de raison d'être. Tout ce que je désire aujourd'hui, c'est trouver un emploi et repartir sur de nouvelles bases.

Ross l'observa attentivement.

— Mademoiselle Sydney, je ne peux décemment pas engager une femme comme assistante. Vous seriez amenée, entre autres, à répertorier les prisonniers, des criminels pour la plupart, lors des transferts à Newgate, à rédiger des rapports de police, à prendre les dépositions des individus ignobles qui transitent quotidiennement par ces bureaux. Ce sont des tâches trop éprouvantes pour la sensibilité d'une femme.

— Elles ne me gêneraient pas. Comme je vous l'ai expliqué, je n'ai pas eu une enfance protégée et je ne suis plus une enfant innocente. De plus, je n'ai pas de réputation ou de position sociale à préserver. Beaucoup de femmes travaillent dans les hôpitaux, les prisons, les œuvres de charité, où elles côtoient toutes sortes de désespérés et de hors-la-loi. Je survivrai, tout comme elles.

— Vous ne pouvez être mon assistante, trancha-t-il.

Comme elle ouvrait la bouche, il leva la main pour la faire taire.

— Néanmoins, ma gouvernante vient de prendre sa retraite et... je serais disposé à vous engager pour la remplacer. C'est un emploi qui vous conviendra davantage.

— Je pourrais me charger de certaines tâches ménagères, concéda-t-elle. Tout en étant votre assistante par ailleurs.

— Vous voudriez assurer les deux emplois ? Ce ne serait pas un peu trop pour une seule personne ? remarqua-t-il ironiquement.

— On prétend que vous abattez le travail de six hommes, rétorqua-t-elle. Si c'est vrai, je devrais pouvoir m'acquitter de celui de deux.

— Je ne vous propose qu'un seul emploi : celui de gouvernante.

Contre toute attente, son ton autoritaire lui arracha un sourire. Elle le défiait clairement du regard mais il s'agissait d'une provocation amicale, et il savait de toute façon qu'il ne la laisserait pas repartir comme elle était venue.

— Non, merci. Ce sera les deux ou rien. C'est à prendre ou à laisser.

Ross afficha cette expression glaciale qui impressionnait même les policiers les plus aguerris.

— Mademoiselle Sydney, vous ne vous rendez pas compte des dangers auxquels vous seriez exposée. Une femme n'a rien à faire auprès de criminels, encore moins quand elle est attirante. Je n'oserais même pas vous décrire les vices de certains de ces dépravés.

— Je serai entourée de je ne sais combien d'officiers de police, d'agents, d'inspecteurs, répliqua-t-elle, nullement découragée. Je serai beaucoup plus en sécurité ici que dans n'importe quelle boutique de Regent Street.

— Mademoiselle Sydney...

— Sir Ross, l'interrompit-elle en se levant et en s'appuyant des deux mains sur le bureau.

Le col montant de sa robe ne révélait rien de son décolleté, pourtant, il eut la vision furtive de deux seins pleins apparaissant dans une échancrure profonde. Excité au-delà de toute raison par cette image jaillie de son esprit, Ross s'appliquait à fixer son visage. Rien que son visage. Un petit sourire flottait sur les lèvres de la jeune femme, à présent.

— Vous n'avez rien à perdre à me laisser essayer, remarqua-t-elle. Donnez-moi un mois pour faire mes preuves.

Il l'étudiait avec attention. Il y avait quelque chose de soigneusement calculé dans son numéro de charme. Elle essayait de le manipuler dans un but bien précis... et elle y parvenait. Pourquoi diable tenait-elle tant à travailler pour lui ? Il ne la laisserait pas partir avant d'avoir découvert ses motifs.

— Si j'échoue, vous pourrez toujours engager quelqu'un d'autre.

Ross avait la réputation d'être un homme raisonnable. Embaucher cette demoiselle serait une pure extravagance. Une sottise. Il entendait déjà les commentaires de ceux qui travaillaient avec lui à Bow Street. Ils ne douteraient pas qu'il l'avait prise à son service pour des raisons qui n'avaient pas grand-chose à voir avec ses compétences, supposées ou réelles. Et ils n'auraient pas tort... Il y avait bien longtemps qu'il n'avait été aussi puissamment attiré par une femme. Il voulait la garder auprès de lui pour jouir de sa beauté, de son intelligence, et pour découvrir si cette attirance était réciproque. Il essaya de réfléchir sagement, de peser le pour et le contre, scrupuleusement, mais ses besoins virils étaient tels qu'ils l'empêchaient de penser correctement.

Et, pour la première fois dans sa carrière de magistrat, il laissa le désir prendre le pas sur la raison.

Les sourcils froncés, il s'empara d'une pile de documents au hasard :

— Connaissez-vous le *Hue and Cry* ?

Elle saisit avec précaution les papiers qu'il lui tendait.

— L'hebdomadaire d'information de la police ?

— Oui. Il contient la description détaillée des délits et des délinquants. C'est un outil de travail très édifiant. Y sont également répertoriés les crimes commis hors de ma juridiction. Dans ces feuillets, vous trouverez des analyses provenant de maires et de magistrats de toute l'Angleterre.

Sophia lut à voix haute les notes figurant sur la première page.

— Arthur Clewen, maréchal-ferrant de son état, environ 1,80 mètre, cheveux bruns frisés, voix efféminée, nez épaté, accusé de fraude à Chichester... Mary Thompson, alias Hobbes, alias Chiswit, grande et maigre, cheveux blonds raides, accusée de meurtre à l'arme blanche à Wolverhampton...

— Ces notes doivent être rassemblées et recopiées toutes les semaines, la coupa sèchement Ross. Et ce n'est qu'une infime partie du travail qui vous attend. À partir d'aujourd'hui, cette tâche vous incombera.

Il lui indiqua une petite table recouverte de livres, de dossiers et de lettres, dans un coin de la pièce.

— Vous vous installerez ici. Oui, nous devons partager le même bureau – il n'y a pas de place ailleurs –, mais je suis la plupart du temps occupé à mener des enquêtes à l'extérieur.

— Si je comprends bien, je suis engagée. Merci, sir Ross.

Il la toisa avec ironie.

— Mettons-nous bien d'accord. Si j'estime que vous ne convenez pas, vous accepterez ma décision sans protester.

— Oui, monsieur.

— Autre chose : vous ne serez pas tenue d'aller dans le fourgon des prisonniers chaque matin. Vickery s'en chargera.

— Mais vous disiez que cela faisait partie des responsabilités de votre assistante et je...

— Êtes-vous en train de discuter mes ordres, mademoiselle Sydney ?

— Je... non, sir Ross.

— Très bien. Vous devez avoir fini le *Hue and Cry* à 14 heures. Ensuite, vous vous rendrez au numéro quatre de Bow Street. Vous y trouverez un dénommé Ernest, le garçon de courses. Dites-lui où sont vos affaires, il ira les chercher après avoir déposé le *Hue and Cry* à l'imprimerie.

— C'est inutile, assura Sophia. Je me rendrai à mon meublé par mes propres moyens.

— Il est hors de question que vous vous déplaciez seule dans Londres à pied. À partir de maintenant, vous êtes sous ma protection. Si vous voulez aller quelque part, Ernest ou l'un de nos agents vous accompagnera.

À l'expression de son regard, il comprit que ces dispositions lui déplaisaient mais elle se garda de les contester.

— Vous emploierez le reste de la journée à vous familiariser avec mon bureau et ma résidence privée. Je vous présenterai à mes collègues plus tard.

— Me présenterez-vous aussi aux officiers de police ?

— Je doute que vous puissiez les éviter bien longtemps.

Ross redoutait leur réaction quand ils verraient qu'il avait engagé *une* et non pas un assistant. Il se demanda si Sophia n'avait pas postulé à ce poste uniquement pour les côtoyer. Les officiers de police londoniens faisaient figure de héros romantiques aux

yeux de nombre de ferventes lectrices de romans à quatre sous où l'on vantait leurs mérites. L'ambition de Sophia était peut-être d'en séduire un. Si tel était le cas, elle n'aurait pas de mal à y parvenir. La plupart d'entre eux étaient des coureurs de jupons invétérés, célibataires de surcroît.

— À ce propos, je n'autorise pas les idylles à Bow Street. Nos officiers, nos agents ou nos clercs ne sont pas libres. Bien entendu, je n'émetts aucune objection à ce que vous voyiez quelqu'un *en dehors*.

— Et vous? sussura-t-elle. Vous n'êtes pas « libre » non plus?

À la fois pris de court et troublé par cette question surprenante, il se demanda quel jeu elle jouait. Le visage impassible, il rétorqua :

— Bien sûr que non.

Avec un léger soupir, elle se dirigea vers la petite table encombrée.

En moins d'une heure, elle avait classé et soigneusement recopié les notes d'une écriture claire et aérée qui enchanterait l'imprimeur. Elle travaillait en silence et avec une économie de mouvements telle que Ross aurait oublié sa présence, s'il n'y avait eu son parfum. De subtils effluves qui lui chatouillaient les narines et venaient le distraire malgré lui. Une senteur de thé et de vanille qui se mêlait à celle de sa peau pour former une redoutable essence. De temps à autre, il lui lançait un coup d'œil discret, admirant secrètement la délicatesse de son profil, la ligne nette de son menton, son nez droit, les ombres que ses longs cils projetaient sur ses joues, les reflets changeants de ses cheveux.

Absorbée dans son travail, elle écrivait avec application, penchée sur les feuillets. Ross ne put s'empêcher de se demander l'effet que lui feraient ses mains fines sur son corps. Seraient-elles chaudes ou fraîches?

Sous son apparence réservée, on devinait comme une audace contenue qui pourrait se libérer dans la volupté, si toutefois un homme parvenait à s'immiscer en elle, au propre comme au figuré.

Un afflux sanguin lui donna le vertige. Il s'en voulait d'être aussi violemment attiré par elle. Son désir était presque palpable, il semblait emplir la pièce. Comment avait-il pu supporter ces mois, ces années, d'abstinence? Le besoin de caresser la peau douce d'une femme, de s'introduire dans la moiteur de son ventre, de sentir sa bouche sous la sienne, lui devenait soudain insupportable.

Alors que son désir atteignait un point culminant, Sophia se leva et s'approcha de son bureau avec ses copies.

— Cela correspond-il à ce que vous attendiez? s'enquit-elle.

Il les parcourut rapidement du regard, incapable de déchiffrer un mot, et les lui rendit avec un bref hochement de tête.

— Je vais les remettre à Ernest, annonça-t-elle en quittant la pièce dans un bruissement d'étoffe.

Dès qu'elle eut refermé la porte, Ross expira d'un coup tout l'air retenu dans ses poumons et se dirigea vers le siège où Sophia s'était assise. Mû par une faim presque animale, il en effleura le dossier, les accoudoirs, cherchant la chaleur qui aurait pu s'attarder sur le tissu ou sur le bois. Il inspira profondément dans l'espoir de s'imprégner de son odeur.

Oui. Il était resté célibataire beaucoup trop longtemps.

Bien que ses besoins physiques l'aient tourmenté plus souvent qu'à son tour, Ross respectait trop les femmes pour avoir recours à une prostituée. Et ce d'autant que, de par son métier, il savait ce qu'était leur vie. En outre, et surtout, une telle démarche eût

été une triste parodie de ce qu'il avait partagé avec sa femme.

Il avait bien songé à se remarier mais il n'avait pas encore croisé la route d'une candidate susceptible de lui convenir. L'épouse d'un juge devait être forte et indépendante. La sienne devait être de surcroît capable d'évoluer avec la même aisance dans les hautes sphères de la société à laquelle appartenait sa famille que dans le monde ténébreux de Bow Street. Enfin, il lui faudrait se contenter de son amitié, car il ne saurait être question d'amour entre eux. Il s'était juré de ne plus jamais aimer. Il avait trop souffert à la mort d'Eleanor. Son cœur s'était fendu en deux.

Si seulement il pouvait ignorer ses besoins physiques aussi facilement que son besoin d'amour...

Durant des dizaines d'années, le numéro quatre de Bow Street avait servi de résidence privée, de bureau ouvert au public et de cour de justice. Quand sir Ross Cannon avait été promu aux fonctions de juge, dix ans auparavant, ses pouvoirs et ses juridictions s'étaient tellement étendus qu'il avait dû investir le bâtiment adjacent. Aujourd'hui, le numéro quatre lui servait essentiellement d'appartement. Les bureaux, les salles d'audience, les archives et les cellules en sous-sol où l'on interrogeait les prisonniers occupaient le numéro trois.

Sophia mémorisa très vite le plan du numéro quatre. Elle dénicha le garçon de courses aux cuisines où il déjeunait à une grande table de bois. C'était un jeune homme brun, dégingandé, qui s'empourpra copieusement quand elle se présenta. À peine lui eut-elle remis le *Hue and Cry* et demandé de récupérer ses affaires dans le garni qu'elle occupait, qu'il s'empressa de disparaître, tel un terrier affairé à pourchasser un rat.

Soulagée de se retrouver seule, Sophia pénétra dans la petite pièce contiguë qui servait de cellier. Un grand fromage rond, un pot de beurre, une cruche de lait et de la viande étaient posés sur des étagères. La tension accumulée au cours des dernières heures la submergea soudain, et elle se mit à trembler tandis que ses yeux s'emplissaient de larmes.

Dieu du ciel, comme elle le haïssait !

Il lui avait fallu réunir toute sa force et toute sa volonté pour s'asseoir dans la même pièce que sir Ross et afficher une apparence sereine alors que son sang bouillonnait dans ses veines. Non seulement elle était parvenue à lui dissimuler l'antipathie qu'il lui inspirait mais elle avait l'impression d'avoir éveillé son désir. Elle avait surpris la petite flamme caractéristique dans ses yeux. Tant mieux. C'était le but recherché. Car ce n'était pas un meurtre qu'elle prévoyait d'accomplir. Ce qu'elle projetait de faire était bien pire. Elle avait l'intention de ruiner la vie du juge, de le faire souffrir, jusqu'au jour de sa mort si possible. Et le destin semblait servir ses projets.

Dès qu'elle était tombée sur cette annonce, dans le *Times*, stipulant que l'on recherchait un assistant pour les bureaux de Bow Street, un plan avait commencé à germer dans son esprit. En décrochant cet emploi, elle aurait accès aux archives, et elle finirait bien par trouver un moyen de détruire la réputation de sir Ross et de le forcer à démissionner.

D'après la rumeur, certains policiers étaient corrompus. Ils se livraient à des descentes illégales, des brutalités, des intimidations, et ne se gênaient pas pour intervenir hors de leur juridiction. Tout le monde savait que sir Ross et ses hommes exerçaient leur propre loi. Si les preuves de ces agissements étaient révélées publiquement, sir Ross, ce parangon d'honnêteté, serait irrémédiablement discrédité. Sophia se

proposait de réunir toutes les informations allant dans ce sens afin de provoquer la chute du juge.

Mais elle ne s'arrêterait pas là. Sa trahison irait beaucoup plus loin : elle comptait séduire celui qui passait pour un *moine* à Bow Street, l'amener à tomber amoureux d'elle, avant de l'éconduire magistralement.

Sophia sécha ses larmes et appuya le front contre une étagère en soupirant. Elle se vengerait de sir Ross, l'homme qui lui avait pris l'être auquel elle tenait le plus au monde. Son frère, John, qui reposait désormais dans une fosse commune, avec les voleurs et les assassins.

Se ressaisissant, Sophia se remémora ce premier entretien avec sir Ross. Ce dernier ne correspondait pas du tout à l'image qu'elle s'était faite de lui, celle d'une brute, d'un être pédant et corrompu. Elle n'avait pas prévu qu'il serait séduisant.

Mais il l'était, même si l'admettre l'horripilait. C'était un homme dans la force de l'âge, grand et bien bâti, un peu trop mince peut-être. Ses traits nettement dessinés avaient quelque chose d'austère, à cause peut-être de ses épais sourcils bruns qui jetaient comme une ombre sur les yeux les plus extraordinaires qu'elle eût jamais vus. Des yeux gris pâle, dont l'éclat rappelait la blancheur lumineuse des éclairs. Ce qui l'irritait le plus, c'est le tempérament de feu qu'elle avait deviné sous la façade glaciale. En outre, il émanait de lui l'autorité tranquille de ceux qui savent prendre des décisions et vivre sans que leurs conséquences, quelles qu'elles soient, aient la moindre chance d'ébranler leur existence.

La porte de la cuisine qui donnait sur la rue s'ouvrit. Sophia sortit du cellier et découvrit une jeune femme brune, menue, aux dents gâtées mais au regard franc. La cuisinière, supposa-t-elle en lui adressant un sourire amical.

— Bonjour, dit timidement la femme avec une petite révérence. Puis-je vous aider?

— Je suis mademoiselle Sydney, la nouvelle assistante de sir Ross.

— Son... assistante? Mais, vous n'êtes pas un homme.

— Non, pas vraiment, répondit Sophia d'un ton léger.

— Je suis Eliza, la cuisinière. Il y a une autre servante, Lucie, et le garçon de courses...

— Ernest? Je l'ai déjà rencontré.

À la faveur de la lumière qui entrait par des fenêtres à battants, Sophia découvrit une cuisine bien aménagée, au sol dallé de pierre, équipée d'un grand réchaud permettant de faire chauffer plusieurs récipients en même temps mais à des températures différentes et d'une rôtissoire encastrée dans le mur. Elle ne put retenir une exclamation admirative.

— Oh! Ce doit être fantastique de cuisiner dans un endroit pareil!

Eliza fit la grimace.

— Ce n'est pas que le travail me fait peur, mais je préfère cuisiner à l'ancienne, comme ma mère me l'a appris. Ce réchaud est trop compliqué pour moi.

— Je pourrais peut-être vous aider. J'adore cuisiner.

— Ce serait très gentil, mademoiselle! s'écria Eliza, ravie.

Sophia passa en revue les nombreux ustensiles, les plats, les pots, les moules en cuivre qui avaient besoin d'un bon récurage. Sur un buffet se trouvaient des linges de cuisson tachés. Les passoires étaient encrassées et une odeur nauséabonde se dégageait de l'évier qui n'avait pas été lavé depuis longtemps.

— Tout le monde mange à la cuisine : le maître, les servantes, les agents, expliqua Eliza en désignant la table qui occupait le centre de la pièce. Il n'y a pas

de salle à manger. Sir Ross prend ses repas ici, ou bien dans son bureau.

Sophia examina l'armoire à épices et demanda, en s'efforçant de prendre un air détaché :

— Est-ce que sir Ross est un bon maître ?

— Oh, oui, mademoiselle ! Même si, parfois, il est un peu... bizarre.

— Bizarre ?

— Sir Ross est capable de travailler plusieurs jours d'affilée sans prendre un vrai repas. Parfois, il s'endort sur son bureau au lieu de regagner son lit pour une vraie nuit de repos.

— Pourquoi travaille-t-il autant ?

— Personne ne le sait. Et il se peut que sir Ross lui-même l'ignore. Il paraît qu'il n'était pas comme ça avant la mort de sa femme. Elle a succombé en couches. Depuis, il est...

— Distant ?

— Oui, distant, et un peu froid. Il ne s'accorde aucune faiblesse et ne s'intéresse qu'à son travail.

— Peut-être se remariera-t-il un jour ?

Eliza haussa les épaules.

— Ça, il y en a plus d'une qui aimerait lui mettre le grappin dessus ! Elles viennent le voir sous tous les prétextes possibles et imaginables. Par exemple, elles lui demandent d'aider leurs œuvres de charité ou alors elles se plaignent des pickpockets. En vérité, elles essaient d'attirer son attention. Et plus il se montre indifférent, plus elles insistent !

— On l'a surnommé « le moine de Bow Street », murmura Sophia. Cela signifie-t-il que jamais...

Elle s'interrompit en rougissant.

— Ça, il n'y a que lui pour le dire, fit Eliza d'un air pensif. Ce serait quand même dommage... un si bel homme !

Puis elle découvrit ses dents gâtées dans un sourire et ajouta :

— Moi, je crois qu'un jour il y en aura bien une qui saura y faire.

« Oui, songea Sophia avec une satisfaction secrète. Moi. »

Elle mettrait un terme à la vie de moine de sir Ross en commençant par gagner sa confiance, puis son amour si tout allait bien... Et elle s'en servirait pour le détruire.

Les nouvelles allaient vite dans Bow Street. Ross ne fut pas surpris d'entendre frapper à sa porte peu de temps après le départ de Sophia. L'un de ses adjoints, sir Grant Morgan, pénétra dans son bureau.

— Bonjour, Cannon, lança-t-il, ses yeux verts pétillant de gaieté.

Marié depuis peu, Morgan nageait dans le bonheur. Les autres enquêteurs l'enviaient tout en s'amusant de voir leur collègue, jadis si stoïque, éperdument amoureux de sa petite femme rousse.

Avec son mètre quatre-vingt-dix-huit, Grant Morgan était l'un des rares à obliger Ross à lever les yeux pour le regarder. Orphelin, ancien vendeur de poisson à Covent Garden, Morgan s'était engagé dans la police à dix-huit ans. Il était rapidement monté en grade, jusqu'à ce que Ross le remarque et l'enrôle dans les *runners*, cette brigade spéciale de policiers hors pair qu'il avait créée. Récemment, il avait été nommé au poste d'adjoint du juge. Morgan était un homme bon, posé et intelligent, l'un des rares êtres en ce bas monde en qui Ross avait une entière confiance.

Morgan se laissa tomber sur un siège, de l'autre côté du bureau, et posa sur Ross un regard spéculatif.

— J'ai aperçu Mlle Sydney, commença-t-il. Vickery m'a dit qu'elle était ta nouvelle assistante. Naturellement, je lui ai répondu qu'il devait se tromper.

— Pourquoi ?

— Parce qu'une femme ne peut convenir à ce poste, et encore moins une femme aussi séduisante. Sa présence à Bow Street serait une pure folie. Et comme je ne t'ai jamais vu agir inconsidérément, j'ai soutenu à Vickery qu'il était mal renseigné.

— Ce n'est pas le cas. Il a raison.

Morgan scruta son supérieur avec curiosité.

— Elle sera quoi ? Une secrétaire-archiviste ? Elle prendra les dépositions des voleurs, des bandits de grand chemin, des prostituées et des...

— En quelque sorte, le coupa sèchement Ross.

Morgan haussa ses épais sourcils.

— Je ne sais pas si tu te rends compte que tous les hommes qui mettront le pied ici, y compris les *runners*, vont lui tourner autour comme des mouches. Elle ne pourra même plus travailler. Sa présence sera une source de problèmes, tu le sais.

Il s'interrompit un instant avant d'ajouter négligemment :

— J'aimerais surtout savoir pourquoi tu l'as engagée.

— Cela ne te regarde pas. Mlle Sydney est *mon* employée. Je l'ai engagée parce que j'avais absolument besoin de quelqu'un, et quiconque l'importunera aura affaire à moi.

Morgan l'observa d'un air dubitatif qui ne fit qu'accroître son énervement.

— Tu es bien susceptible sur le sujet.

— Je ne suis pas susceptible, nom d'un chien !

Morgan grimaça un sourire.

— Je crois bien que c'est la première fois que je t'entends jurer, Cannon.

Ross comprit trop tard ce qui amusait son adjoint. La façade dépourvue d'émotion qu'il arborait d'ordinaire s'était craquelée. Il luttait sans grand résultat pour masquer son impatience, pianotant sur le bureau.

Morgan ne put s'empêcher de glisser un autre commentaire, assorti d'un large sourire :

— Bon, il y a un point que personne ne contestera : elle fait un clerc bien plus joli que Vickery.

Ross le foudroya du regard.

— Morgan, la prochaine fois que je chercherai un employé, je m'efforcerai de trouver une vieille bique ratatinée, affublée de grandes dents, pour te faire plaisir. À présent, si cela ne t'ennuie pas, nous pourrions parler d'autre chose... peut-être même, de travail ?

— Mais certainement ! En fait, je venais t'apporter le dernier rapport sur Nick Gentry.

Ross plissa les yeux. De tous les criminels qu'il désirait épingler, juger et faire pendre, Gentry arrivait en tête de liste. Un cas très particulier.

Tirant profit d'une loi qui offrait des récompenses à tout citoyen susceptible d'appréhender un bandit de grand chemin, un voleur ou un déserteur, Nick Gentry et ses hommes avaient ouvert un bureau à Londres où ils s'étaient établis comme privés – des chasseurs de brigands professionnels. Quand Gentry attrapait un hors-la-loi, il percevait non seulement une commission sur la condamnation mais également le cheval du brigand, ses armes et son argent. S'il mettait la main sur un butin volé, il encaissait en plus un pourcentage sur la valeur des marchandises. Lorsqu'ils ne parvenaient pas à réunir des preuves suffisantes contre un voyou, ils en fabriquaient. Ils allaient jusqu'à pousser des jeunes à commettre des méfaits uniquement pour leur mettre la main dessus et toucher les primes.

Gentry était à la fois admiré et respecté par la pègre dont il était manifestement le roi incontesté. Son bureau était devenu le lieu de rendez-vous de tous les criminels de renom du royaume. Il était coupable de corruption, de fraude, de vol et même de meurtre. Le plus insensé était qu'on le tenait à Londres pour une sorte de bienfaiteur. Les petits garçons rêvaient de lui ressembler. Les femmes de toute condition étaient attirées par son physique étrange.

— J'aimerais bien le voir se balancer au bout d'une corde, celui-là ! Dis-moi ce que tu as.

— Nous savons, grâce à plusieurs témoignages, que Gentry prévoit de faire évader trois de ses hommes de Newgate. Le clerc a déjà recueilli deux dépositions dans ce sens.

Ross se figea, tel un prédateur qui vient de déceler l'odeur d'une proie des plus convoitées.

— Amène-le-moi. Et vite, il faut le prendre par surprise.

Morgan acquiesça, sachant que si Gentry flairait le moindre danger, il disparaîtrait aussitôt dans la nature.

— Je suppose que tu veux l'interroger toi-même ?

— Oui, répondit Ross.

En général, il laissait ce soin au très compétent Morgan. Mais Gentry était un cas à part. Il le considérait comme son ennemi personnel. Il déployait beaucoup d'efforts pour le faire tomber et comptait bien réussir.

— Très bien, acquiesça Morgan en dépliant ses longues jambes. Je le mets aux arrêts dès qu'on l'aura localisé. Je lance immédiatement Sayer et Gee sur l'affaire.

Il s'interrompit et un petit sourire adoucit un instant ses traits anguleux.

— Si toutefois ils ne sont pas trop occupés à butiner autour de ton assistante.